

Pour adoucir la férocité humaine et rendre les hommes plus sociables entre eux, il faut d'abord les rendre indifférents à la diversité des cultes. Les Espagnols, moins superstitieux, eussent été moins barbares envers les Américains.

Rapportons-nous-en au roi Jacques. Ce prince était bigot et connaisseur en ce genre. Il ne croyait point à l'humanité des prêtres. " Il est très difficile, disait-il, d'être à la fois théologien et bon sujet."

En tout pays, beaucoup de gens de la bonne doctrine et peu de vertueux. Pourquoi ? c'est que la religion n'est pas vertu. Toute croyance et même tout principe spéculatif n'a pour l'ordinaire aucune influence sur la conduite et la probité des hommes.

Le dogme de la fatalité est le dogme presque général de l'orient : c'était celui des Stoïciens. Ce qu'on appelle liberté ou puissance de délibérer, n'est, disaient-ils, dans l'homme, qu'un sentiment de crainte ou d'espérance successivement éprouvé, lorsqu'il s'agit de prendre un parti du choix duquel dépend son bonheur ou son malheur. La délibération est donc toujours en nous l'effet nécessaire de notre haine pour la douleur et de notre amour pour le plaisir. Qu'on consulte à ce sujet les théologiens. Un tel dogme, diront-ils, est destructif de toute vertu. Cependant, les Stoïciens n'étaient pas moins vertueux que les philosophes des autres sectes ; cependant, les princes turcs ne sont pas moins fidèles à leurs traités que les princes catholiques ; cependant, le fataliste Persan n'est pas moins honnête dans son commerce que le catholique français ou portugais. La pureté des mœurs est donc indépendante de la pureté de dogmes.

La religion païenne, quant à sa partie morale, était fondée comme toute autre sur ce qu'on appelle la loi naturelle. Quant à sa partie théologique ou mythologique, elle n'était pas très édifiante. On ne lit pas l'histoire de Jupiter, de ses amours et surtout du traitement fait à son père Saturne, sans concevoir qu'en fait de vertus, les Dieux ne prêchaient point d'exemple. Cependant, la Grèce et l'ancienne Rome abondaient en héros, en citoyens vertueux. Et, maintenant, la Grèce moderne et la nouvelle Rome n'engendrent, comme le Brésil et le Mexique, que des hommes vils, paresseux, sans talent, sans vertus et sans industrie.

Or, depuis l'établissement du christianisme dans les monarchies de l'Europe, si les souverains n'ont été ni plus vaillants, ni plus éclairés ; si les peuples n'ont été ni plus instruits, ni plus humains ; si le nombre des patriotes ne s'est nulle part multiplié, quel bien font donc les religions ? sous quel prétexte le magistrat tourmenterait-il l'incrédule ? égorgerait-il l'hérétique (1) ? pourquoi mettre tant d'impor-

(1) Si nous massacrons les hérétiques, disent les dévots, c'est par pitié. Nous ne voulons que leur faire sentir l'aiguillon de la charité. Nous espérons par la crainte de la mort et des bourreaux les arracher à l'enfer. Mais,